

## Quatre fictions confinatoires

Par Olivier Perriquet

Artiste

### Dérives dans la zone iso

Aujourd'hui 25e jour de confinement. Comme les jours précédents, je pars courir en fin de journée dans les rues autour de mon domicile, mais au lieu de m'accorder 1 km à vol d'oiseau en traçant mentalement le périmètre approximatif de cet enclos virtuel, je décide d'être précis. La contrainte, les artistes le savent, est propice à l'imagination et en ces temps régulés, il faut ruser avec les restrictions. Je m'imagine être Quinn, le personnage de Paul Auster, errant dans les rues de New-York, mais avec plus de méthode, à la façon de Perec ou de Queneau, tentant d'en épuiser progressivement toutes les combinaisons possibles. A New-York, l'arrangement géométrique des rues rend l'entreprise assez facile, m'imaginai-je. Pensant à des œuvres qui exploitent ce principe, me revient à l'esprit *Quad*, un ballet télévisuel réalisé par Samuel Beckett, explorant systématiquement toutes les possibilités de croisement de quatre performeurs qui ne se rencontrent jamais, et aussi la pièce pour pendules de Tom Johnson intitulée *Galileo* ainsi que les travaux des pionniers du *Computer art* comme Vera Molnar ou Manfred Mohr : dans leurs tentatives d'épuisement combinatoire, tous avaient la possibilité d'y appliquer une rigueur mathématique. Le problème est plus ardu dans une ville européenne. A minima, je dois satisfaire la contrainte qui m'est imposée : 1 kilomètre, 1 heure, 1 sortie par jour (selon cette même logique, ne puis-je m'empêcher de penser jalousement, Quinn aurait eu droit à 1 mile). Je pense à la notion d'arbitraire. Je me dis que  $\pi$  ou la constante de Planck, ce n'est pas arbitraire mais que 1km ça l'est. Je pense aux 3 *Stoppages-étalon* de Duchamp, *un mètre en conserve*, *du hasard en conserve*, comme il les appelait. Je pense à la pataphysique comme forme de résistance à l'arbitraire. Je pense que je n'aimerais pas rencontrer la police. C'est curieux ce sentiment de culpabilité qui s'installe presque automatiquement. Au début du confinement, je me souviens avoir ressenti en achetant en pharmacie du gel hydro-alcoolique devant les autres clients le même embarras qu'un adolescent demandant une boîte de préservatifs, comme si la police s'était déjà confinée en mon inconscient. Le recours à un outil de cartographie en ligne me permet toutefois de progresser : je calcule le périmètre qui correspond à l'ensemble des endroits que je peux atteindre en marchant

exactement un kilomètre - une *isodistance*. Celle-ci me donne la limite qu'il m'est interdit de franchir sans être hors-la-loi. Le tracé en est assez curieux, plus dissymétrique que je ne l'aurais imaginé, car mon domicile n'est pas très loin du périphérique, que je ne peux évidemment traverser à pied qu'à l'endroit d'un pont, or ceux-ci sont sporadiques. Je calcule également un *isochrone*, qui m'indique la limite au-delà de laquelle, à ma vitesse habituelle de course, je dépasserais inéluctablement le temps qui m'est imparti - une demi-heure, en l'occurrence, si je tiens compte du temps qu'il me faut pour rentrer. Evidemment, de ces deux zones concentriques, la seconde est beaucoup plus vaste que la première, l'englobant intégralement, mais je me plais à penser qu'hors de la seconde zone, je commets deux infractions au lieu d'une. J'imprime la carte, que je conserve sur moi avec l'attestation dérogatoire, dûment auto-signée, précaution certes fantaisiste (à moins qu'elle ne devance le moment où cette infographie sera rendue obligatoire) mais pas moins absurde que les con(tra)ventions qu'on nous impose. Anticipant ma rencontre possible avec les forces de l'ordre, à l'idée de m'engager dans une explication avec elles, me revient cette scène de *Dark Star*, film de jeunesse de John Carpenter inspiré de Beckett, où l'un des protagonistes, sorti en scaphandre à l'extérieur du vaisseau, tente de convaincre une arme autonome intelligente de ne pas faire feu en l'amenant à reconnaître, à force d'arguments rationnels, l'existence d'un paradoxe logique dans son raisonnement... En fait, j'espère surtout ne pas croiser la police.

### La voix de l'autorité

Confinement : ce terme, habituellement employé pour désigner un conditionnement réservé aux malades, aux prisonniers (et aux animaux), est aujourd'hui sorti de son usage spécifique. Comme il comporte pour synonymes des termes que personne ne s'est vraiment aventuré à employer (réclusion, isolement, détention, internement, ...), on s'en tient à l'emploi strict de ce mot qui surgit par conséquent à presque chacune de nos phrases, dans toutes nos conversations, sur tous les médias. Le *confinage* était autrefois synonyme de voisinage et la *confinité* désignait le fait d'être très proche. La langue se transforme. (A l'été 2013, la France avait ajouté à son vocabulaire courant le mot *éclisse*).



Qui eut cru qu'on entendrait également un jour à la radio une voix embauchée par le gouvernement nous enjoindre d'arrêter les embrassades comme elle nous eut rappelé de mettre notre ceinture de sécurité. Qui eut cru qu'on obéirait à cette voix désincarnée, émise par un corps abstrait sans origine identifiable. Ce message au ton grave, au timbre masculin, avec sa scansion et sa prosodie marquée, pourrait rejoindre la collection de l'*Encyclopédie de la parole*, projet initié il y a une quinzaine d'années par Frédéric Danos et Joris Lacoste, collectant et répertoriant un corpus sonore qui illustre l'oralité sous toutes ses formes. Outre la bizarrerie de la formule, la voix qui l'incarne sonne d'une façon étrange, semblant confisquer, par un corps qui s'en donne l'autorité, un rituel social dont les mots évoquent une situation personnelle, voire intime. A titre d'expérience conjuratoire, cherchant peut-être à en désactiver la sévérité, je me reformule mentalement ces paroles avec la voix de Claude Piéplu, pour entendre ce que ça donnerait. Je me dis qu'avec l'intégrale des Shadoks et un peu d'apprentissage machine sur des réseaux de neurones convolutifs, on devrait même pouvoir arriver à réaliser ça en vrai. Je pense à *Simone* qui mettrait préventivement à jour son message dans les gares encore désertes. « *Ta ta tala ♪ ...* ». Je me figure un avatar à venir de Michael Lonsdale, contant intimement à un petit groupe de post-confinés tout ouïes l'histoire des nouveaux rituels en temps de guerre contre le non-humain, posément assis dans un canapé, comme il le faisait dans *Une sale histoire* de Jean Eustache...

### Disaster porn

Passant sur un pont au-dessus des voies ferrées, je remarque que plus aucun train ne circule. Depuis la gare située en contrebas, j'entends pourtant encore ce message de prévention qui invite les passagers désormais absents à signaler-tout-objet-ou-colis-suspect-qui-paraitrait-abandonné. J'avais oublié que nous étions déjà *en guerre*, comme l'avaient proclamé les précédents gouvernements. Le message résonne dans la gare, aussi vide qu'un appartement-témoin, et parvient à mes oreilles sous cette forme, irréaliste. La menace semble être d'un autre temps, déclassée par ce nouvel *ennemi* dont les *intentions* sont on ne peut plus simples et limpides : darwiniennes. Le virus a été déclaré ennemi, notre condition celle d'une guerre. La puissance de l'imaginaire fait le reste : le décompte des morts jour après jour, l'impossibilité de les veiller, les courbes qu'on suit à la loupe en s'étonnant quotidiennement qu'elles suivent une progression gaussienne (cette loi-là n'est pas suffisamment arbitraire pour être révoquée). Le film *Contagion* de Steven Soderbergh a eu paraît-il un grand succès depuis le début de la pandémie, film-spectacle, prémonitoire dans la façon dont il aborde son sujet, hollywoodien dans sa forme. Serions-nous en train de vivre une nouvelle forme de théâtre immersif ou d'*expanded cinema* ? La Guerre serait-elle un souhait collectif inconscient, par le frisson qu'elle procure ? Sans doute pas de la part de celles et ceux, de moins en moins nombreux au fil des années, qui ont, chez nous, *réellement* connu la guerre. En anglais, le terme *porn*, outre sa signification habituelle, désigne un état de fait qu'on pourrait traduire par *une débauche / orgie de*, convoquant notre pulsion scopique par des images provocantes ou exagérément attrayantes, à la manière des photographies pornographiques, comme dans les expressions *food porn* ou *ruin porn*. Ainsi ces images spectaculaires des feux de forêts en Californie dans un endroit tristement nommé *Paradise*, ou les images d'Alep en ruine, survolée par un drone, accompagnées d'une musique lénifiante qui lui donne

les apparences d'un clip. Désignant tous les désastres dont nous abreuve l'actualité quotidienne, *disaster porn* pourrait signifier à la fois la spectacularisation de la catastrophe, ou de la ruine qu'elle laisse derrière elle, et notre compulsion à regarder ses images véhiculées par les médias et les réseaux sociaux. La métaphore guerrière martelée à coup d'anaphores par le président de la République (il fallait surenchérir puisque nous étions déjà en guerre) n'a rien de l'expression d'une *lutte pour l'existence*, comme l'entendait Darwin. Plutôt que de s'adonner aux échecs, jeu à la hiérarchie féodale dont l'objectif est d'*anéantir* son adversaire, l'Occident n'y gagnerait-il pas à s'exercer au go, dont l'art *subtil*, comme le rappelait Perec, qui l'a fait connaître en France dans les années 1960, oblige à cohabiter avec son ennemi ? Sur l'échiquier, on tue, on fait le vide ; sur le goban, on construit ensemble, par nécessité.

### Le spectacle invisible

Les gens sortent soudain de chez eux à mon passage, applaudissant et tapant en rythme sur des casseroles. Ils semblent y prendre un plaisir joyeux. Je constate à ma montre qu'il est en effet 20h et que c'est le moment où l'on se doit de manifester collectivement son soutien au personnel hospitalier, nouveau rituel venu s'agréger aux précédents - se laver compulsivement les mains, s'auto-promulguer des autorisations de sortie, tenir ses distances. A mon passage, chacun prend conscience de l'incongruité de la situation car évidemment ces applaudissements ne me sont pas adressés mais, comme s'il s'agissait d'un jeu, me les destine en riant. Je n'applaudis pas. Je ne réponds pas non plus aux sourires qui cherchent ma complicité, je continue à courir sous ces applaudissements indus, penaud, partagé entre l'envie de m'arrêter et de célébrer un instant la joie de vivre en société, dont la pandémie nous a privés. Je suis perturbé car je ne sais plus ce qu'exprime ce rituel, deux significations contradictoires s'additionnent et ainsi s'annulent. Pour ma part, impuissant que je suis face à la déferlante des malades à l'hôpital, penser à ce qui se déroule là-bas m'invite plutôt au recueillement. C'est une communion de pensée qui, si j'étais croyant, s'apparenterait peut-être à la prière, et qui survient selon des rythmes plus intimes, moins conventionnels. Dans un ouvrage qu'on ne présente plus, Guy Debord avait dénoncé le spectacle comme étant l'appareil de propagande du capitalisme, qui crée des modèles à suivre, privant insidieusement l'individu de sa liberté d'agir. Une vingtaine d'années après ses intuitions de 1967, il en dénonçait une forme systématique, plus perverse encore. Pour Debord, le spectacle est un concept, une métaphore. Je ne peux m'empêcher pourtant de penser que les applaudissements en sont le signe et l'expression les plus manifestes. N'est-ce pas *au spectacle* qu'on applaudit ? J'avais déjà été surpris plusieurs fois en avion lorsque les passagers se mettaient à applaudir l'équipage au moment de l'atterrissage parce qu'il était *particulièrement* réussi. Ne nomme-t-on pas *acte*, comme dans une pièce de théâtre, chaque sortie des gilets jaunes ? La spectacularisation de la société semble être un fait acquis, tacite, accepté de tous. Pour la plupart, c'est du moins ce que j'en perçois dans mon entourage, la menace est réelle (comment ne pas en prendre conscience) mais cependant intangible : les microbes sont invisibles, les malades tout autant si personne n'est gravement atteint dans notre entourage immédiat, la situation alarmante des services d'urgence dans les hôpitaux est également hors de vue. Bizarrement, cette nouvelle *guerre* n'a pas d'images.